



DANSE AVEC LES TRUITES

John Gierach

DU MÊME AUTEUR

Sexe, mort et pêche à la mouche, Gallmeister, 2014

Là-bas, les truites..., Gallmeister, 2012

Même les truites ont du vague à l'âme, Gallmeister, 2011

Truites & Cie, Gallmeister, 2010

Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche, Gallmeister, 2009

John Gierach

DANSE AVEC
LES TRUITES

Récits

Traduit de l'américain
par Judith Coppel



Gallmeister

Collection NATURE WRITING

Titre original
Dances with trout

Copyright © 1994 by John Gierach
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015
pour la traduction française

e-ISBN 9782404000381

Le monde nous punit autant de le prendre
trop au sérieux que de ne pas le prendre
assez au sérieux

JOHN UPDIKE

Par souci d'authenticité, la traductrice a choisi de conserver les unités de mesure américaines : ainsi un pied représente 30,5 cm, un pouce 2,5 cm et une livre environ 453 grammes. Pour la même raison, les noms de mouches américaines (Adams, Blue-winged Olive, Green Drake...) sont également conservés dans la langue originale quand ils ne possèdent pas d'équivalent en français. Enfin, l'auteur mentionne dans cet ouvrage ce que les Américains appellent communément "brook trout" ou "brookie" (*Salvelinus fontinalis*) et que l'on connaît en Europe sous le nom de saumon de fontaine. Nous garderons le plus souvent le terme américain de "brookie".

Le lac

UN été, A.K. Best, Larry Probege et moi nous sommes rendus dans une vallée de haute montagne que nous connaissions, en quête d'un certain lac alpin où pratiquer la pêche. Les renseignements que nous avons sur cet endroit dataient d'une dizaine d'années, mais, à cette époque du moins, il était censé abriter quelques grosses truites cut-throats. C'est un lac éloigné où vont très peu de pêcheurs, ce qui bien sûr vous donne des idées.

Je ne m'étais jamais rendu jusqu'à ce lac, et pas davantage à la demi-douzaine d'autres lacs ou étangs accrochés à cette crête lointaine du sud-ouest, alors que j'avais pêché, chassé et randonnée par intermittence dans cette vallée depuis une bonne quinzaine ou vingtaine d'années et que j'avais même, l'été dernier, remonté systématiquement ce cours d'eau depuis la dernière route du comté jusqu'à la source.

J'admets sans détour qu'il s'agissait davantage d'un projet littéraire que d'une honnête proposition sportive. J'imaginai un de ces textes où l'on va de révélation en révélation : mètre par mètre, kilomètre par kilomètre, les détails s'accumuleraient dans une construction romanesque jusqu'à la scène finale où, enfin, j'attraperais la dernière et minuscule

cutthroat gobant des mouches des neiges sur les lèvres d'un glacier, et j'aurais trouvé le moyen de coucher sur le papier la diffuse mais délicieuse sensation d'accomplissement. J'avais déjà tout prévu. Kevin Costner jouerait mon rôle dans l'adaptation cinématographique, *Danse avec les truites*.

Je réussis à couvrir la totalité du cours d'eau en une seule saison, vingt-quatre kilomètres en tout. Si mes souvenirs sont exacts, il me fallut une dizaine de parties de pêche entre la fin de la fonte de juin et la première bonne neige de septembre. Une ou deux fois j'y allai seul, mais le plus souvent c'était avec A.K., Mike Price ou Ed Engle.

Bizarrement, je n'y ressentis jamais quoi que ce soit d'essentiel ni de littéraire, excepté peut-être à cet instant où j'en arrivai à oublier pourquoi je me trouvais là. Subsistait pourtant le vague sentiment, plutôt agréable, d'un but à atteindre. C'était plus sérieux qu'un jeu mais moins qu'un travail (une différence d'autant plus subtile que généralement je travaille beaucoup plus dur à m'amuser qu'à travailler), mais à la fin, c'était devenu une de ces choses dans lesquelles on se lance simplement pour le plaisir de les faire, juste pour dire qu'on l'a fait.

J'avais aussi attrapé un tas de poissons, ce qui est un plaisir sans mélange. Cependant, quel que soit le nombre de fois où ça se produit, c'est quand même la preuve de quelque chose. La truite gobe la mouche, la ligne se tend et c'est comme si, tout d'un coup, après avoir été longtemps aveugle, on retrouvait la vision. Je dois reconnaître qu'il y a des jours où je pêche comme si j'accomplissais résolument un acte révolutionnaire, néanmoins, les meilleures journées demeurent celles où je pêche sans raison apparente.

J'avais bien pensé tenir un journal ; pourtant, une fois au pied du mur, je ne l'ai pas fait. Premièrement, je n'avais pas envie de me retrouver à gribouiller plutôt que de pêcher.

Deuxièmement, je savais que j'aurais davantage de plaisir à évoquer mes souvenirs, parce que la mémoire d'un pêcheur est plus proche de la fiction que du journalisme : sans ignorer les faits, elle ne se laisse pas non plus limiter par eux.

Quand j'ai finalement attrapé ce qui devait être la dernière cutthroat du dernier filet d'eau assez profond pour en abriter une, j'ai pensé : OK, cette fois, ça y est ! Et c'est alors que j'ai commencé à penser à ce lac de crête ainsi qu'aux rumeurs concernant les grosses truites qu'il recèle. La leçon littéraire que j'en tirai touchait à la question de la fin d'une histoire : peut-être que, dans la nature, elle n'existe pas vraiment.

C'ÉTAIT l'été où l'idée d'un débit minimum un peu plus bas sur ce même système hydraulique refit surface, ce qui arrive à peu près tous les cinq ans. Depuis, de nombreuses études ont été réalisées et les experts tendent à s'accorder : la qualité de l'eau, la biomasse, la diversité des espèces – tout y est. Ajoutez-y un débit hivernal approprié d'un volume minimal – suffisant pour permettre aux plus grosses truites de survivre jusqu'au printemps – et vous aurez une sacrée rivière.

Ici, c'est une chose dont nous sommes plusieurs à discuter depuis maintenant une vingtaine d'années, d'abord sous le chapeau de Trout Unlimited*, ensuite sous je ne sais plus quel chapeau. À un moment donné, certains nous surnommèrent TLO (Trout Liberation Organization) mais ça n'a pas duré étant donné qu'à peu près à la même époque, il est devenu évident que le terrorisme n'était pas tellement drôle.

* Association œuvrant à la préservation des écosystèmes propices à la pêche en eau douce. Fondée dans le Michigan en 1959, elle compte aujourd'hui plus de 150 000 membres et est présente dans tous les États.

J'avais proposé la National Rifle Association* mais finalement, nous n'avions pas besoin d'un nom puisque nous n'étions pas une organisation au sens habituel du terme. Je pense que nous avons compris qu'il valait mieux n'avoir ni nom ni organisation, et rester une poignée de gens partageant plus ou moins la même vision des choses, de sorte que si jamais une bonne idée devait surgir, elle ne risquerait pas d'être mise en pièces par un comité quelconque.

Aussi, ça fait désormais un bon bout de temps que nous essayons une tactique puis une autre, empêchant l'idée d'un débit minimum de tomber dans l'oubli, parce qu'elle finira peut-être bien par être reprise, et cherchant, parmi les diverses strates de la bureaucratie, une brèche où s'engouffrer pour obtenir de quelques fonctionnaires qu'ils fassent le nécessaire.

Le problème majeur est la difficulté à s'habituer au langage politique dans lequel on se retrouve plongé. Quand vous abordez un bureaucrate avec une idée en tête, il vous regarde droit dans les yeux, vous sourit aimablement et se dit : Cette affaire peut-elle m'apporter quelque chose à *moi*, et dans le cas contraire, comment me débarrasser de ce type au plus vite ? Si c'est un politicien, il se dit : Comment faire, sur cette question, pour être à la fois pour et contre ?, sans se rendre compte qu'en étant des deux côtés à la fois, il va finir par se battre lui-même.

Quand vous commencez à parler de rendre à une rivière l'eau qui lui appartient, vous chatouillez l'un des plus anciens artefacts de ce vieux continent. Grosso modo, la loi sur l'eau remonte chez nous à l'époque de l'introduction du cheval en Amérique du Nord. De nos jours, elle s'est bien fossilisée.

* Jeu de mots avec la National Rifle Association, qui promeut l'usage des armes à feu aux États-Unis. *Rifle* désigne ici une ride de courant. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)

La section de la rivière où je pêchais cet été-là était au plus bas, dans une aire sauvage, bien au-delà des barrages, canaux d'irrigation, écluses et autres tuyauteries permettant un pompage excessif de l'eau et aussi une éventuelle restitution de cette eau de la part de personnes sensées. Pas une totale restitution – juste de quoi respirer pour les poissons.

Ce bras en amont n'est pas tout à fait intact, mais il a le mérite d'être en marge. Si vous remontez le courant suffisamment loin, vous pouvez littéralement, c'est-à-dire *physiquement*, aller au-delà de toute controverse, et c'est... quoi? Disons, une sorte de libération. Ou disons plutôt, sans vouloir diminuer en aucune façon l'importance de la question environnementale qui nous occupe, une ouverture sur de plus larges perspectives: abandonnées à elles-mêmes, les choses sont comme elles sont et elles ne pourraient sans doute pas être autrement, n'est-ce pas?

Un jour, alors que je déjeunais avec un type qui pouvait trouver un intérêt personnel à la nécessité de conserver un débit minimum dans les cours d'eau les plus bas, celui-ci me demanda:

— Mais qu'est-ce que vous voulez au fond? insinuant, bien sûr, que ce que je *disais* n'était qu'un écran de fumée masquant mes vraies intentions.

Je peux attendre une truite pendant très longtemps, les humains en revanche me font vite perdre patience, alors j'ai dérapé et j'ai dit:

— Ce que je voudrais, en réalité, c'est qu'on déconstruise suffisamment la culture technologique actuelle pour devenir une nation d'anarchistes agraires, de gourmets chasseurs-cueilleurs et de sportifs-poètes.

Erreur ou pas, cette réplique a eu sur moi un effet thérapeutique.

C'est d'ailleurs cette année-là que j'ai commencé à m'intéresser au concept de biorégionalisme : cette idée que votre environnement immédiat, cohérent et naturel, est beaucoup plus important pour nous sur le long terme que les frontières politiques, sans compter qu'il est autrement plus complexe à définir. Je crois que c'est une chose que j'ai toujours sue d'instinct, bien que je n'aie découvert le mot, ainsi que la petite confrérie politique paisible qui va avec, que récemment.

Ainsi, comme exercice de visualisation et en oubliant les désignations qui ne veulent rien dire telles que les États-Unis d'Amérique, le Colorado, le comté de Boulder, le district scolaire de la St Vrain Valley ou encore un éventail arbitraire de rivières à truites, je me suis posé la question, avec toute la sincérité possible : Où as-tu le sentiment d'être chez toi ? J'ai d'abord pensé aux endroits où l'eau était assez froide pour abriter des truites et dont le climat m'était suffisamment familier pour que je sache comment m'y vêtir, ensuite à ceux qui abritaient quantité de cerfs à queue noire, des lièvres à raquettes et des grouses, que je sais chasser, à quoi il faut ajouter les épicéas, les pins et les quelques champignons comestibles que je sais reconnaître.

Il s'avérait en fait que je n'éprouvais un profond sentiment d'appartenance que dans un certain système fluvial des montagnes du Colorado ou bien dans le seul tiers nord de l'Amérique du Nord. Cela m'a rassuré. Chacun devrait avoir une idée approximative de l'endroit où il se sent chez lui.

LE bras de la rivière et le lac renommé pour ses cutthroats sont situés dans les Rocheuses du Colorado, dans l'une de ces hautes vallées d'une beauté classique, dégageant un certain sentiment d'intimité en dépit de leur largeur, et dont

certaines ont le bon goût d'être inaccessibles. D'abord, il faut supporter une heure et demie de secousses sur une mauvaise route cahoteuse. Puis, au bout de cette route, après avoir dépassé la portion de rivière dédiée à la brigade des pêcheurs automobilistes, il faut encore gravir à pied une pente sacrément raide. Après plusieurs kilomètres, les brookies laissent la place aux cutthroats dont certaines atteignent une taille respectable, inusitée pour de telles altitudes où l'eau se fait rare.

La rivière elle-même est petite, froide, avec d'importants dénivelés, profonde à certains endroits, basse et ramifiée à d'autres, avec des amas de rochers et de troncs blanchis d'épicéas et de sapins. Elle coule la plupart du temps en forêt ce qui fait qu'on bénéficie d'un ombrage agréable, sauf que les aiguilles d'épicéa et de sapin, lors d'un lancer arrière un peu négligent, peuvent facilement accrocher vos mouches et bas de lignes et s'y agripper comme un Velcro.

Ce ne sont pas les conditions idéales pour pêcher avec élégance. Vous escaladez les rochers et les rondins pourris-sants, faites des lancers courts et zigzagants, et perdez vos mouches dans des obstacles. Pourtant, comme la plupart des pêcheurs ne vont pas aller se fourrer dans une telle épreuve – sans même parler du trajet à parcourir –, les petits coins secrets les plus difficiles sont aussi ceux qui vous réservent les meilleures prises.

C'est le genre de séduisante petite rivière qui attire et retient votre attention et qui est déjà suffisamment dure à approcher qu'elle peut vous empêcher de pousser l'exploration plus loin. Cependant, j'éprouvais une véritable curiosité pour le lac, et j'étais aussi un peu anxieux à l'idée que quelqu'un finirait par me questionner à son sujet, présumant que depuis une vingtaine d'années que je traînais dans ce coin, je devais le connaître comme ma poche. Il m'aurait

donc fallu avouer la vérité, m'exposant à des répliques du genre: "Alors, depuis tout ce temps vous n'avez pas trouvé le moyen de *pousser jusque là-bas!*" et ça me piquerait au vif.

Nous nous mîmes tous trois en marche depuis la fin de la route carrossable et, bien que nous ayons un but à atteindre, nous ne pouvions nous empêcher de nous arrêter de temps à autre le long de la rivière pour attraper, admirer et relâcher quelques truites. Je guidai Larry vers certains petits coins secrets que j'avais découverts l'année précédente, et en un quart d'heure, il sortit deux cutthroats de quatorze pouces.

— Bon Dieu, dit-il, je ne pensais pas qu'elles pouvaient être aussi grosses par ici!

J'étais rayonnant de fierté, alors même qu'il aurait très facilement trouvé ces poissons sans mon aide, et A.K. marmonna à Larry:

— Garde ça pour toi, d'accord?

Il fut question de garder une partie des truites pour les manger, mais nous n'étions qu'au début de la journée et il restait encore pas mal de chemin à faire. Les poissons auraient pu se mettre à puer le temps qu'on les ramène à la maison, et il y a peu de choses aussi désagréables que des truites sauvages qui auraient pu être fraîches et qui ne le sont plus.

Ensuite nous avons trouvé un petit affluent, le ruisseau censé venir du lac en question, et nous avons entamé notre ascension. Jusqu'ici, nous étions dans la bonne direction; il y avait l'ancien chemin de schlitte*, le pont en ruine et les renseignements qu'on nous avait donnés: "Au premier affluent que vous trouvez." La pente était escarpée, l'air plus rare. A.K. et moi avons commencé à ralentir tandis que

* Chemin fait d'une suite de troncs d'arbres placés en parallèle formant des rails pour le transport du bois.

Larry prenait de l'avance et dénichait quelques superbes cèpes de la taille d'une poignée de porte qu'il fourrait dans son gilet à mouches.

Peu après les champignons, nous sommes sortis de la haute forêt ombreuse de sapins et d'épicéas pour déboucher sur un espace dégagé. Larry fonça devant tandis qu'A.K. et moi faisons une halte de quelques minutes pour nous réaccoutumer. Pour moi, sortir d'un bois sombre de haute altitude, c'est comme sortir d'une séance de cinéma et se retrouver brusquement dans une après-midi d'été ensoleillée. On plisse les yeux, la vision flotte et on se tasse un peu pour ne pas se cogner la tête contre le ciel.

Après avoir encore avancé péniblement pendant un certain temps, nous avons fini par tomber sur un lac petit et peu profond, à l'évidence sans poissons : ce ne pouvait pas être *Le lac* que nous cherchions.

Nous nous sommes reposés durant quelques minutes, puis nous avons consulté la carte et la boussole. Nous aurions dû le faire avant, mais le type qui avait entendu parler du coin dix ans auparavant était aussi celui qui nous avait recommandé de suivre cette rivière sans faiblir et nous avions fait confiance à ses souvenirs. Pourtant il s'était trompé, ce qui jetait une certaine ombre sur toute l'entreprise.

Bien qu'aucun de nous ne fût un as de l'orientation, il était indiscutable que nous étions partis trop à l'est et toute la question restait de savoir *dans quelle mesure*. Aussi, nous avons bifurqué grossièrement vers l'ouest le long des étagements de roches, dans les champs de pierres et les bosquets d'épicéas miniatures qui nous arrivaient au genou ou à la poitrine, parvenant finalement à deux grandes flaques alimentées par un ruisseau, non indiquées sur la carte, puis, une trentaine de mètres plus loin, à deux lacs qui, eux, y figuraient.

Bon, maintenant nous savions où nous étions. La forme et l'emplacement des lacs ainsi que les points de repère identifiables ne laissaient aucun doute. Il nous fallait poursuivre sur un ou deux kilomètres en direction du sud/sud-ouest et monter encore d'une soixantaine de mètres. En regardant dans cette direction, nous vîmes un énorme rocher dressé, menaçant, derrière lequel devait se trouver le lac que nous cherchions.

L'un d'entre nous parvint à extraire une montre de son sac. Il était trop tard pour faire autre chose que pêcher pendant une demi-heure dans les lacs que nous avions sous la main et puis nous en retourner à vive allure si nous voulions pouvoir négocier la voie à peine carrossable avec un reste de lumière du jour. Ça paraissait la meilleure chose à faire vu que nous avions crevé un pneu sur le chemin de l'aller et que nous roulions maintenant sur la roue de secours. Nous avons pris la Suburbillac de Larry, un véhicule fait maison, croisement ingénieux entre un Suburban, une Cadillac et une caravane pliante que je ne me risquerais pas à décrire ici. C'est un véhicule solide, mais dont l'aspect n'est pas vraiment propre à rassurer les gens un tantinet méfiants.

Nous avons pêché dans le plus grand des deux lacs pendant un moment, surtout à titre d'exercice. Il n'y avait ni traces de crues ni poisson en maraude dans les bas-fonds. En termes de végétation, d'insectes aquatiques ou de truites, ça paraissait aussi stérile qu'une cuvette d'eau de toilette. Néanmoins, après toute cette marche, c'était un vrai plaisir que de s'arrêter et de projeter sa ligne au loin dans l'eau limpide.

Ces lacs d'altitude, clairsemés, peuvent être tués par le gel, et c'est généralement le cas, le peu de vie qu'il leur reste ne présentant aucun intérêt pour un gars qui s'est coltiné une canne à mouche sur une dizaine de kilomètres en

gravissant six cents mètres de dénivelé. Je l'ai dit, les pièces d'eau de ce genre sont réputées pour donner l'impression d'être complètement vides et pourtant, elles recèlent une poignée de cutthroats de cinq livres que vous pourriez repérer après deux jours d'observation et des lancers aléatoires, mais pas en une demi-heure. C'est pourquoi, si quelqu'un me demande s'il y a des truites dans tel ou tel lac, je dois répondre en toute honnêteté : "Je ne sais pas, je n'en ai vu aucune." Pensant à part moi qu'au moins, *j'y suis allé voir*.

Nous étions à peu près à trois mille trois cents mètres d'altitude, là où l'air est froid, raréfié, d'une clarté qui donne le vertige, même pour des habitants de l'Ouest. Le plus grand des deux lacs était posé juste au pied d'un pic sans nom (d'après la carte) de trois mille huit cents mètres d'altitude, situé sur le Continental Divide* avec d'autres crêtes visibles dépassant les trois mille neuf cents mètres en direction de l'ouest et du nord. En regardant la vallée au nord-est en contrebas, on pouvait voir le sommet presque plat de l'escarpement formant la muraille nord, quasiment à pic, de la gorge. Il constitue une barrière naturelle pour les hordes de cerfs qui, à l'automne, dévalent des hauteurs en direction de l'est, de sorte que, bien que la vallée soit riche en gibiers divers, les cerfs y sont rares.

À force de me plonger dans les cartes de la région, j'en étais venu à me dire que depuis n'importe quel point de vue favorable situé à bonne hauteur dans la vallée la plus élevée, on pouvait découvrir une étendue de rochers, de toundra, de forêts, de lacs et de rivières à truites d'environ

* Le Continental Divide est le nom donné aux crêtes montagneuses parcourant les Rocheuses et qui marquent la ligne de partage des eaux entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique.

cent cinquante kilomètres carrés. Sauf qu'une fois sur place, c'est loin de paraître aussi vaste.

Le lac lui-même était limpide du côté le moins profond, mais une fosse plus éloignée présentait une couleur turquoise provenant d'un petit glacier situé vers le sud. Par endroits, les étendues neigeuses les plus proches avaient de légers reflets rosacés dus à des champignons transportés par le vent. Ce truc est censé avoir un goût de pastèque, mais on dit aussi qu'il est neurotoxique ou psychédélique, ça dépend à quel survivant vous avez affaire.

C'est la zone qui se trouve entre la limite de la forêt (au-delà de laquelle les arbres ne seront plus ni hauts ni droits) et la limite des arbres (au-delà de laquelle on ne trouve plus d'arbre du tout). On l'appelle *krummbholz*: un mot allemand qui signifie "bois tordu".

Certains de ces arbres, petits et noueux, sont très vieux, mais quant à savoir de combien d'années, c'est difficile à dire. Les êtres vivants les plus anciens qu'on connaisse sur cette planète sont certains pins de Bristlecone implantés en Californie, ou quelque chose comme ça. Il paraît qu'ils dépassent largement les quatre mille ans. Un botaniste local prétend que dans cette zone, un épicéa âgé de quelques siècles peut avoir un tronc dont le diamètre ne dépasse pas dix centimètres, et certains vieux arbres ont des diamètres à leur base d'une trentaine de centimètres.

C'est ce genre d'arbres qui a inspiré l'art du bonsaï en Chine et au Japon. Les bonsaïs les plus spectaculaires (parfois âgés de plusieurs centaines d'années, ils perdurent dans des pots d'une taille outrageusement minuscule) symbolisent une force extraordinaire, une ténacité de fer, une patience inébranlable, une capacité d'adaptation et de résistance silencieuse, un sens de l'équilibre, une candeur et une sagesse vénérable qui nous viennent des siècles passés, bref tous les attributs que les êtres

humains éclairés peuvent, s'ils savent s'en donner la peine, tirer de l'observation de la nature sauvage.

Ils symbolisent aussi bien sûr la manière dont un amour sincère de la nature peut se retourner contre elle. Si l'on en croit le cultivateur de bonsaïs Peter Chin, de grandes étendues montagneuses au Japon ont été vidées, voici déjà longtemps, de leurs superbes arbres nains naturels par des collectionneurs de bonsaïs. Si vous voulez en voir maintenant, il faut aller dans les villes. Et tout ça à cause d'une culture qui, de tout temps, a fondé son art et sa philosophie sur une harmonie étroite avec le monde naturel.

Il est curieux de constater qu'en raison du fait que nous, les Américains, n'avons pas eu le même amour de la nature et que nous nous y intéressons depuis moins longtemps, ces charmants petits arbres (qui sont, après tout, trop petits pour faire du bois de charpente) continuent à pousser dans nos montagnes. Sur ce genre de terrain, vous pouvez voir des exemples de deux styles classiques de bonsaïs – le *kengai* (la cascade) et le *fukinagashi* (le battu par les vents). Creuser la terre pour en transplanter un serait trois fois plus difficile que l'ascension pénible qu'on faisait pour aller pêcher, et c'est de toute façon illégal.

Nous ne sortirions aucune truite de ce lac, c'était sûr et certain, et comme nous rembobinions pour retourner jusqu'à l'endroit où nous avons empilé notre paquetage du jour, A.K. dit :

— C'est un succès de plus à notre actif. Nous avions l'intention de pêcher et nous l'avons fait.

Trois cents mètres en aval, en contrebas des arbres hauts et droits, on pouvait voir un petit lac sans nom où j'avais pris cette année une cutthroat qui ne faisait pas moins de

seize pouces, mais nous n'avions plus le temps de pêcher désormais. Depuis ce point avantageux, il était également possible de prendre une route facile conduisant directement au lac que nous nous étions fixé comme but ce matin-là, et nous en prîmes bonne note pour une prochaine fois.

Le soleil était loin à l'ouest, à un peu plus d'une heure du crépuscule. Les ombres dans la vallée derrière nous étaient longues et effilées – couleur de miel et olivâtres sur les rochers nus, presque noires au pied des arbres, d'argent terni sur le lac en contrebas. Les pics sur la chaîne lointaine commençaient à prendre des lueurs ambrées. À tout prendre, il valait nettement mieux se trouver là que dans un bar ou une station-service, au moment où une expédition ratée se met à exhiler un sentiment d'inutilité.

Nous avions une bonne marche rapide à accomplir, alors nous avons replié nos cannes, endossé nos sacs et avons eu ce bref échange devenu traditionnel chez les hommes d'âge mûr habitués à la vie au grand air et connaissant leurs faiblesses respectives :

- Comment va ton dos ?
- Pas mal, et ton pied ?
- Ça peut aller, et ton genou ?
- Dououreux, mais à partir d'ici, y a plus qu'à descendre.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par atlant'communication